

WaldBirZine n°42

Old love Songs
Still have
the most beautiful
lines.



**"Parler de musique, c'est comme parler de sexe...
...Pourquoi en parler ? " John Lennon**

☾ Illumination ☽

Avant de rencontrer le soleil et la lune, le jour et la nuit, bien avant le feu des flammes éternelles, qu'est-ce qu'on trouve ?

L'étincelle.

Ce scintillement initial pour toute chose que l'on utilise pour créer le feu, le premier flash, la première inspiration.

La musique dégage des sensations que les mots ne peuvent traduire, que les images ne peuvent transmettre. C'est une vibration que l'on ressent, que l'on interprète, un processus de bouleversement si intense qu'il élève de façon naturelle à faire de nous ce que nous sommes.

Il y a plein de gens qui n'arrive pas à extérioriser leur intériorité.

Intérioriser c'est comme bousculer physiquement, crier jusqu'à la délivrance existentielle, cela ne se voit pas, ne s'entend pas. C'est le magma dans son tumulte originel et non l'éclatant volcan qui se réveille, c'est l'étincelle de Vie dans sa pureté existentielle... Et la musique en transmet la vibration éternelle.



AC/DC - Power Up



On s'attendait à un « Black In Black II » pour rendre hommage Malcom Young, bon même si la température est cool et chaude d'entendre de nouveaux titres des Australiens, car c'est toujours un épiphénomène nostalgique d'entendre l'électricité hard blues d'AC/DC, on reste sur notre faim. Mais on ne va cracher dans la soupe populaire de la middle class. ACDC c'est de la musique de prolétaire, ça tape là où il faut si tu aimes le son, le rythme, la structure, le Boogie-woogie d'ACDC, parce que l'ensemble est validé, typé du crew.

Le groupe a gratté les fonds de tiroir, récupéré des bouts pour raccommoder un album vite fait.

« Shot In The Dark » retentit comme les cloches de l'enfer, « Throught The Mist Of Time » fait rugir dans la résonance de l'album Highway To Hell, après c'est de la redondance...Mais bon, c'est ACDC, avec Brian Johnson qui Brian Johnsonne hyper bien, Phil Rudd, qui phil Ruddise le rythme binaire qui fait taper du pied, quel panard..., Cliff William, qui Williamise sa basse, et le petit neuve Stevie Young, qui Youngise comme son tonton Malcom, et ça c'est très cool. Enfin, le petit écolier Angus Young, parce que Angus, Angus, Angus et ceci à jamais.

AC/DC est né en 1973, comme moi, de par sa longévité, son inusable empreinte musicale, son aura, il a marqué l'électricité statique High Voltage !

BAD RELIGION - Age Of Unreason

40 ans de carrière pour les papes Californiens du punk rock, six années après « Truth North » Bad Religion revient mélodiser avec son sucre lent.

L'america great again de Trump est passé au vitriol, la lutte continue donc et de la plus belle des façons, on retrouve l'harmonie superbe du combo et sa fréquence mélodique. Le groupe renoue avec « Suffer » et sa diversité d'action musicale, ce qui en fait un charme supplémentaire.

Si c'est génial et hypra coool de retrouver le groupe pour de la nouveauté, on reste toujours scotché.e par son élégance générale, dans les chœurs, la qualité crooner punk rockien, un sens du riffing mélodique inusable, c'est Vraiment de la crème.

Bad Religion appartient à cette catégorie de groupe qui possède leur son, leur aura, une singularité unique et quasi intemporelle.

Alors savourez ce nouvel album d'insoumission crémeuse avec plaisir et exaltation, c'est irraisonnablement bon.



BODY COUNT – Carnivore



Le crew de la cité des Anges a faim de répandre son plomb HxC metAl de manière carnassière.

La légende Ice-T et sa bande posent leur septième album avec la tension couillu de faire coïncider avec le 30e anniversaire de la création du groupe en très bon entairnement ricainisant de malice.

Ainsi le groove est omniprésent et sa ferraille toujours, avec autant de lourdeur, pour l'envol tu repasseras. Les

fans oldschool de Body Count seront rassasiés de prendre les contusions comparables aux albums précédent avec son lot de lyrics incandescents sur des riffs compacts et des rythmiques intransigeantes.

Body Count sort sa cover du « Ace Of Spades » de Motorhead dans la veine du précédent opus « Bloodlust » (2017) avec ses reprises maousse costaud.

Il n'y a pas à dire, ils sont forts ces Amerloques, ils te vendraient de la glace à un eskimo, remarque aujourd'hui c'est plutôt logique comme terre rare nostalgique avec le réchauffement climatique. Enfin bref...Ce sont des vendeurs nés comme les Tueurs nés (Natural Born Killers) d'Oliver Stone, ils ont cette violence culturelle et cette propension narcissique d'être maître du monde libre et d'imposer leur rêve de grandeur.

Pour cet opus le featuring dispose de la présence d'Amy Lee (Evanescence) pour « When I'm Gone » le titre le plus WTF de la discographie du crew, Dave Lombardo (ex-Slayer), Jamey Jasta (Hatebreed) et Riley Gale (Power Trip).

On y entend aussi sa propre cover du titre « Colors » du maître Ice T issue du film éponyme de Denis Hooper avec Robert Duvall et Sean Penn en flic en prise avec les gangs de L.A. Je me souviens que j'avais acheté la K7 de la B.O dès la sortie du cinéma, c'était en 1988.

Pour cet opus le featuring dispose de la présence d'Amy Lee (Evanescence) pour « When I'm Gone » le titre le plus WTF de la discographie du crew, Dave Lombardo (ex-Slayer), Jamey Jasta (Hatebreed) et Riley Gale (Power Trip).



CIRITH UNGOL – Forever Black

Il n'y a pas qu'en enfer que tu te crames les ailes du destin. La preuve avec Cirith Ungol, fier à bras des 80's en Californie du heavy à papa clouté, né sous l'étoile des malheurs d'Alfred et de François Perrin (voir la filmographie de Pierre Richard), le groupe a raccroché le spandex moultant en léopard en 1992, après quatre albums de péripéties et des galères de tournée, de rachat de label, d'une avalanche de merde qui tombe du ciel par seau entier de 20 litres.

La scoumoune du rock c'est ce qui arrive sur le coin de la tronche quand tu y crois dur comme le métal des croix de fer à Lemmy, et que le sort de Belzébuth en a décidé autrement. Leur sauce n'est pas Tex Mex ZZ TOP, c'est un mélange de heavy metal et de Doom épique, la rencontre entre Black Sabbath, W.A.S.P, Witchfinder General, et Pentagram. Cirith Ungol suit cette ligue senior sans en avoir mais vraiment rien à foutre de ce qui se passe depuis 1990. C'est basique, aussi fin qu'un riff au marteau d'Anvil, les atmosphères regorgent de ce salpêtre inoxydable du heavy, la batterie épouse le rythme imposé par les sabots de maître cornu, le chant transpire la vieille grotte, on est en terrain connu et balisé, c'est du putain de oldschool, comme si tu retrouves un disque hors d'âge dans la cave à pépé l'heavy-métalleux.

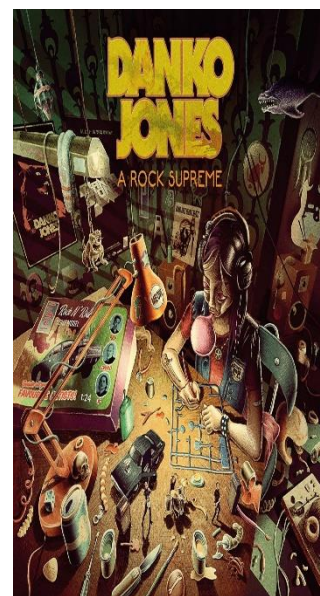
Cirith Ungol apprécie la fantasy, la terre du milieu, la vieille marmite à refaire la même tambouille pour Conan le barbare et ses potes. Il a fallu une réformation inopinée pour que la gestation de 20 piges accouche de « Forever Black » en 2020, le groupe revient sur le devant de la scène avec une tournée mondiale, et bimmmm COVID 19 = confinement, etc...

lol Le diable en rit encore, il ne pardonne jamais tous ceux qui s'inspirent de l'œuvre de J. R. R. Tolkien. Sans dec faut jamais déconner en évoquant les elfes, les nains de jardin, les hobbits, sinon il va t'arriver une série de merde à couille rabattue...

DANKO JONES – A Rock Supreme

Selon l'adage d'AC/DC « Tout bouge, tout est en mouvement, mais rien ne change », le trio canadien trempe son mojo dans la débauche du punk 'n'roll rockin Hi-Energy !!

Un disque de Danko Jones est une grenade lubrique dans une culotte trempée de mélodie érectile. Les lyrics ont la langue pendante de Gene Simmons devant l'abricotier d'une femelle en chaleur. Danko Jones est le chantre d'une vipère lubrique ordonnant de croquer dans la pomme baveuse du rock'n'roll. Les titres sont des pépites vibromasseuses, comme si Little Richard était sous l'emprise des pâles des Hellcopters en purificateur Vaginal. Comme si Lemmy roulait des sushi à Fu Manchu, comme si Jerry Lee Lewis pourrait dans un gang bang de décibel Californien avec Unida.



Dixième opus pour un « A Rock Supreme » bestialement gaulé comme une véritable machine à baiser du gimmicks Hi Energy, avec des mélodies gluantes, des refrains hypra coool, et un fun binaire.

Dans les draps froissés de Danko Jones il y a ce « Rock Supreme » qui joue de la mandoline sur les filles et ne s'endort jamais sur la béquille en tirant son épingle du jeu avec la praline en folie à faire miauler la chatte.

MORTALITY RATE — You Were The Gasoline



Mortality Rate est un groupe de Calgary qui pulvérise en 6 titres ce qu'une tronçonneuse et une boîte d'allumette permettent de réaliser sur une forêt aride, c'est à dire une combustion chaotique.

Le son est massif, il pleut des enclumes riffique, Jess Nyx la chanteuse biffle une virilité vocale assez révélatrice pour que l'osmose soit un plébiscite aussi incontestable que les contusions Hardcore que Mortality Rate répand.

Proche du développé couché de Wall of Jericho, en 10 mn « You Were The Gasoline » est torché, la tectonique HxC a foudroyé son impact monolithe notable et intransigeant, de la sorte que votre nez pisse des grumeaux de sang impur et abreuve vos sillons pom, pom, pom.

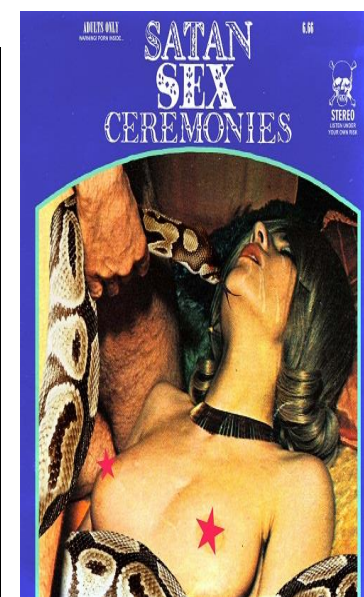
Raw, massif, puissamment souverain, les Canadiens " Entombed " (traduction : Mettre au tombeau avec les Suédois Entombed) à leur hardcore un trip volcanique à leur éruption sonique.

MEPHISTOFELES - Satan Sex Ceremonies

On vient de retrouver dans un grimoire la prière œcuménique que les adorateurs de maître cornu célébraient du temps où les femmes étaient considérées comme des pécheresses insatiables de désirs maléfiques.

« Satan Sex Ceremonies » en libère la teneur béotienne avec une lourdeur typique du doOom le plus bestial. Les lyrics font passer Gene Simmons de Kiss pour un chaste, l'épaisseur orgasmique gicle son stupre psychédélique à la gueule façon Orchid, et le penchant lubrique, satanique, musical est très proche d'Electric Wizards.

Cette fornication sonique nous vient d'Argentine, et l'on peut dire que ce blues satanique pour sécrétion vaginale flatte la chair.



NECROWRETCH – THE ONES FROM HELL



D'après le philosophe Emil Michel Cioran“ Ce qui n'est pas déchirant est superflu, en musique tout au moins.”

37mn de black metal deathalique avec le feu impie de Watain, la noirceur de Darkthrone...Oui tu as bien interprété de quoi il en retourne dans les bas-fonds, Necrowretch déchire les enfers.

Ce quatrième opus est signé chez Season Of Mist le label Marseillais d'effusion métallique.

La production est à la fois sanguinolente d'atmosphère glaçante et malsaine façon death metal, et de fureur endiablée, de grandiloquence puissance macabre. Elle est aussi dans le stupre du black metal moderne. C'est le basculement musical des Valentinois par rapport à leur discographie passée.

Cette musique aux sonorités méphitiques fait miroiter macabre, hypnose sonique, et terrasse pour la fascination qu'elle applique comme violence superbe.

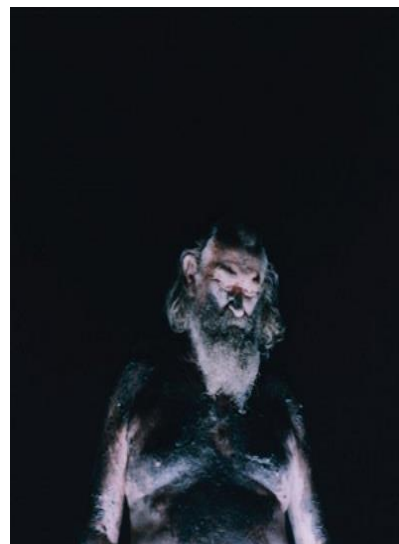
Irascible de malignité, « The Ones From Hell » est une nécropole, elle bouscule par sa torpeur orientale, sa folie démoniaque, son déluge béotien.

Rien n'est plus contagieux que la noirceur du mal : Heil Satan !

NOTHING - THE GREAT DISMAL

La pochette est aussi hideuse que des varices sur la jambe d'un rouquin. Quatrième album en neuf an d'existence sonore.

Toujours aussi nuageusement shoegaze, le groupe reste dans les cumulus sensoriels, s'évertue à donner corps à une musique languissante, en lui offrant la transe mélancolique, et la tête tournée vers la face cachée des émotions lunaires. Les philadelpiens ont pourtant du plomb dans l'aile en lestant leur sonorité. Le voilage érigée en mur du son vient étendre à côté de celui de Slowdive et My Bloody Valentine, tout comme avec la plasticité d'ASG. L'insonorisation de « The Great Dismal » ne laisse aucun doute pour transmettre son isolement, entre tendresse et morosité, lumière et pesanteur, gravitation et lourdeur.



Berçer par un raffinement léger de dream pop parfois, et cette attirance de masse vers la grisaille l'opus développe son charme et de léger contraste effervescent.



WEEDWIZARD – Closed Eyes..Open Mind

Du Stoner metal/sludge/doom, voici le trio gagnant pour le quatuor Weedwizard.

C'est les Dopethrone d'Allemagne, l'esprit est dans un bain graminé de fumigation, les riffs pachydermiques sont goulus, le chant est un paquet de caillot de râle dégoulinant, la basse bourdonne sa propension tectonique liquoreuse pendant que la rythmique suinte sa masse tellurique.

Si tu connais Dopethrone, bennnn c'est équivalent, le fumet est similaire, le plomb tout aussi lourd.

Ne pas confondre ce groupe avec les Anglais de Mammoth Weed Wizard Bastard de doomgaze c'est vraiment moins liquide et enfumé que Weedwizard.

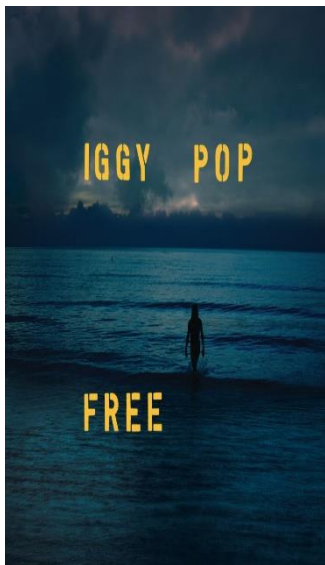
WINO – Forever Gone

Je l'apprécie le père Wino, mais là son album acoustique est chiant. Il radote, par exemple, sa chanson « Forever Gone » apparaît pour une nouvelle version dans chacun de ses opus sol (en collaboration avec Conny Ochs), c'est bon faut passer à autre chose !

Wino travaille sur la puissance d'atmosphère rupestre, avec un blues heavy très vieillot. Comme si sa mémoire était à ses yeux un cimetière vétuste. Il allonge des segments de sa vie, les ressuscite des tombes séparées les unes des autres, sans jamais parvenir dans ce monde étrange de nous donner envie de les ressusciter à notre âme.

Après c'est le grand Wino, Scott Weinrich, membre de Saint Vitus, The Obsessed, Spirit Caravan, The Hidden Hand, Shrinebuilder, hein il ne faut pas déconner non plus, et jouer avec le feu que draine ce type dans les gouffres de l'enfer cela peut te mener au purgatoire, donc, il y a des passages étroits où le corps de sa musique fait lien avec une puissance souterraine intensive et vous apporte le lumière de Lucifer à travers un doom acoustique. Ouaie Carrément car toujours dans la musique de Wino brille cette tentation du stupre folk, d'une force heavy, et celle d'un blues que le malin écorne joliment de sa grandeur ensorceleuse.





IGGY POP - Free

Le vieil iguane se la joue solo au fin fond d'un rade enfumé par l'opium du peuple. Un verre de Scotch sans glace à la main, il picole cette vapeur tenace qui lui brûle l'œsophage avec des lyrics trempés dans l'encre cynique et poétique de Michel Houellebecq.

D'habitude en rocker il enlève tous ses oripeaux et se finit à poil, là il s'est masqué d'un costard et de son élégance racée, il proclame à la dérobee ce que son cœur noir est capable de développer quand il se libère des amarres qu'on lui a plombée. Peut-être las de n'être qu'un clown au sévices de sa majesté punk, il offre dans l'hiver de son existence l'écueil

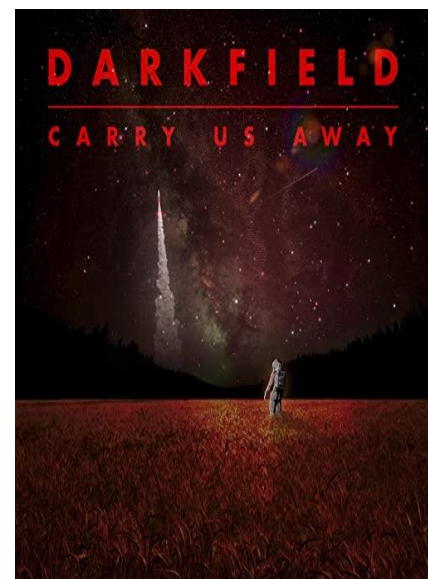
solennel de son échappé, en étroite collaboration musicale avec la guitariste Sarah Lipstate, alias Noveller, et le trompettiste Leron Thomas, le principal artisan de l'album avec notamment les titres "Glow in the dark", "Dirty Sanchez", "Page" ou encore "James Bond".

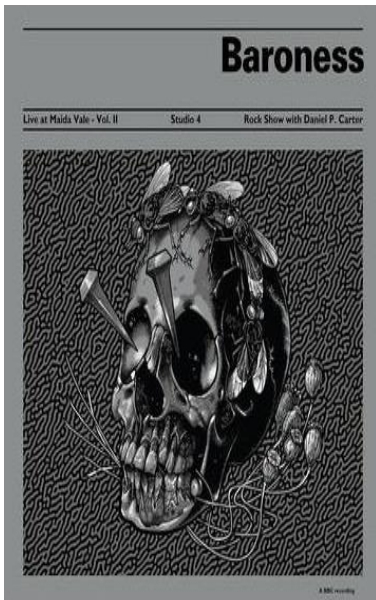
Un album de jazz qui craque du Miles Davis sous hypnose en léchant avec une langue sensible sur le déclin de la chair, la persistance du désir, la cruauté de l'existence.

DARKFIELD - Carry On Us Away

Dans cet opus on y entend l'unité de figure imposée par le style depuis ses balbutiements élémentaires, jusqu'à la moindre parcelle d'inventivité acquise comme un gimmick appliqué. Oui je sais j'ai le vent mauvais pour cette chronique. La sensation que l'inertie du dogme professoral impose à chaque groupe d'asseoir une posture cambrée sur les principes et coutumes, afin d'espérer in fine ne pas apparaître comme un ovidé quelconque parmi le cheptel. Bien sûr que c'est un trompe-l'œil bombé à l'éjaculation précoce contre une rame de métro. Faut que je me calme parce que j'en viens à me confondre dans les errances misanthropiques d'un Bukowski à jeun. Merde quoi, tout n'a pas été inventé, on ne va pas se taper du réchauffé jusqu'au bout du trognon que l'on grignote en le rongant jusqu'à la moelle à sucer. En fait on est des lâches, parce que dès qu'un groupe sort de sa zone de confort, on est les premiers à cracher dans la soupe pour rentrer

dans la grotte nourricière par peur du changement. On ne sait pas ce que l'on veut. On veut du changement et on ne le veut pas. Il y a un risque à la surprise, c'est la déception que l'on a forgée auparavant avant même qu'elle arrive. Puis quand tout paraît suivre ce que jadis a été forgé dans l'acier, on minaude pour le manque d'ébahissement que cela traduit en nous. De véritables con.nes en puissance vous dis-je, voilà ce que nous sommes, des consommateur.trices éclairé.es d'une érudition et de leur propre prétention masturbatoire à juger en gourmet repus et blasé. La complexité de notre fourmillante culture nous dicte de notre propre errance émotive, on ne prend plus assez de plaisir à l'orgasme sonique parce que l'on attend tout de lui, et l'on cesse d'aimer librement la moindre caresse musicale, car on a omis la subtilité d'être touché.e par la grâce de notre innocence. Cela n'en reste pas moins un album linéaire de post-rock qui te secoue le lit en baldaquin dans la grande tradition du hussard, c'est rustre, volage et puis, mouaie bof, n'empêche pas que ça fait du bien quand même au final.





BARONESS – Live at Maida Vale BBC Vol 2

A l'épreuve du confinement, de la mise à pied, dans l'ombre, nombreux sont les groupes ayant eu recours à ressortir des placards leur création de la niche leur collection. C'est le cas de Baroness qui en 2013 avait sorti « Live at Maida Vale BBC », ce second volume est un EP en édition limitée qui capture la session BBC Maida Vale du groupe à partir de septembre 2019. Il contient quatre versions live de chansons du groupe Gold & Grey : 1. Throw Me an Anchor 2. Borderlines 3. I'm Already Gone 4. Tourniquet/Can Oscura.

C'est superbe, brillamment envoutant, munit d'une interprétation qui saupoudre de son aura les accueils enthousiastes dont le groupe bénéficie en concert. On ressort émotionnellement courbaturer de plaisir intense !

TOUCHE AMORE – Lament

L'intensité prend tout son sens avec Touché Amore, parce que toute sa beauté est féconde d'une fluidité tellurique mettant en corrélation son émotivité post-hardcore !

Leur « Stage Four » en 2016 avait convolé par son ton implosif, le quintet californien en renoue l'ivresse avec un « Lament » tout aussi exigeant, pénétrant, libérateur cathartique. On en contamine la torpeur même si parfois on sent des morceaux plus indolents, un poil plus pop qu'à l'accoutumée, dans l'ensemble l'opus dessine une combustion post-hardcore anoblissant les termes émotifs avec justesse, élégance, fureur, et chaleur passionnelle. La richesse de sensibilité se délite par des explosions passives où l'on accède à la beauté nue, dans cette somme de brutalité inoxydable qui apparaît dans la nuit confuse où les

doutes ne sont plus, où l'on respire à l'amer à bout de souffle, les tripes à l'air, on suffoque, on blêmit en s'accordant à renaître, d'un souffle de Vie comme jamais on n'avait su le faire. Il y a cette résonance superbe autour de ces guitares érectiles dans la brisure d'une lame de cristal, dans ce chant screamo à la balafre irrésistible, autour de ces lyrics pesant son sel d'amertume et de compassion déchirante, dans cette basse tenace et impérieuse à la séduction pénétrante, avec pour en exploser la teneur une rythmique fiévreuse en combustion impétueuse.

Touché Amore remue le cœur des troubles ensevelies, déchirant par des commotions soniques le tissu de ses visions de l'âme, saute au-dessus du précipice des joies confuses, se déleste des âtres venimeux avec la main cramponné sur un fil d'épines de fleur carnivore, il ne s'agit pas d'une lamentation souffreteuse mais d'une explosivité d'Amour.

« Nous ne donnons vraiment à autrui que ce dont nous débordons. Tout le reste, on se l'emprunte à soi-même. » Stephan Schillinger



ILS ONT DIT DU WALLABIRZINE :

Scarface : « J'ai les mains faites pour l'or, et elles sont dans la merde ! »

Le silence des agneaux : « J'ai voulu déguster son foie avec des fèves au beurre et un excellent Chianti, pffffff tu parles, il avait un goût de navet cuit à l'eau, foutu végétarien. »

Wayne's world : « Si le WallaBirZine était un médicament, ça serait un suppositoire. »

Un idiot à Paris : « Moi, Monsieur, je suis ancien combattant, patron de bistrot et militant socialiste, c'est vous dire si des conneries dans ma vie j'en ai entendu quelques-unes, mais là, Wallamachinchose, chapeau bas. »

Hitman le Cobra : « Fais pas l'con Philippe ! »

Échec et mort : "Un joli p'tit blanc comme toi dans une prison d'état, ça va pas arranger tes hémorroïdes."

La tour infernale de Montparnasse : « Oh, c'est bon, y'a pas de quoi vermifuger un abribus... »

The Mask : « "Petit tu es doué, très doué ; Mais tant que je serais dans le métier tu ne seras jamais que le second. »



Retrouvez le WBZ sur le net : <http://wallabirzine.blog.free.fr/index.php?>